



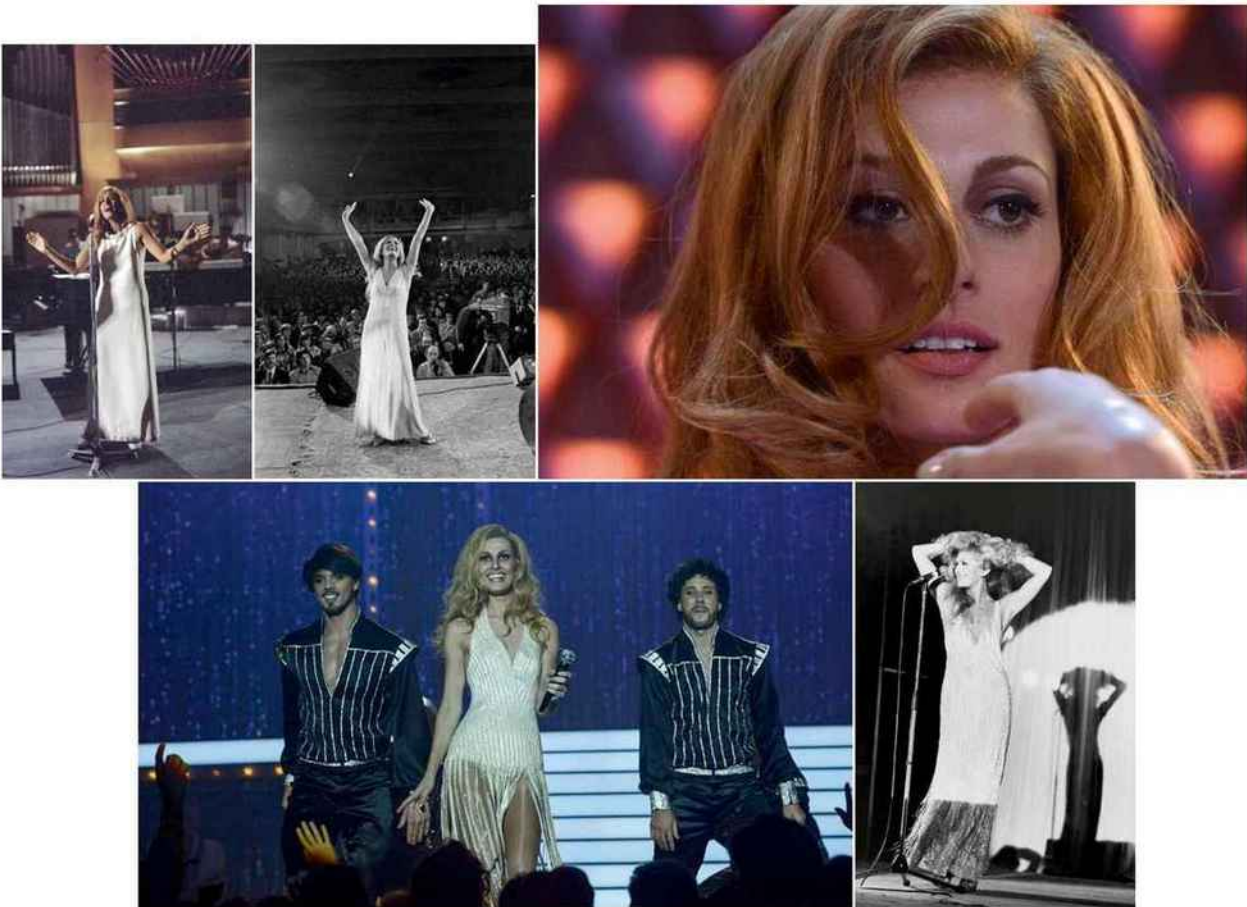
*Sveva Alviti, magnifique en
réincarnation de Dalida,
porte l'une des robes du film
de Lisa Azuelos.*

RENCONTRE

Viva Sveva!

Malgré un corps sculpté et une cascade de boucles blond vénitien, SVEVA ALVITI n'est pas le sosie craché de DALIDA. Et pourtant, ce mannequin romain crève l'écran dans la peau de la déesse du music-hall, des feux de l'Olympia à l'intimité de son bunker de la rue d'Orchamps. Une performance épatante qui électrise le film de LISA AZUELOS et ressuscite avec panache l'interprète déchirante d'*Il venait d'avoir 18 ans*.

Par Adrien Gombeaud. Photographie Claudia Knoepfel. Réalisation Véronique Didry.



ARRE : LAURENT MARISSOL/ANMA; PHOTOS/STILLGANG/AG; INTERVUE/LE MONDE

ELLE COMMANDE UN VERRE DE VIN. Juste à côté, sur la table du café, elle a posé son téléphone portable. Il y a maintenant deux ans, Sveva Alviti vivait à New York. Avec ce smartphone, elle avait enregistré une courte bande démo adressée à la réalisatrice française Lisa Azuelos. L'auteur de *LOL* cherchait toujours sa Dalida mais Sveva n'y croyait pas. «Je connaissais quelques chansons mais rien de sa biographie. Je ne savais pas chanter, je ne savais pas danser, je ne parlais pas français!» Quelques semaines plus tard, la jeune Romaine arrive à Paris. Avant elle, deux cents prétendantes au rôle ont été écartées par la production. Dans la lumière du projecteur, elle se lance. En play-back, elle mime *Je suis malade*, offrant son visage et son corps à la voix de «Dali». «Je comprenais l'amour et la souffrance. Soudain, je n'étais plus là pour obtenir ce rôle. Je voulais juste sortir tout ce que je ressentais. Et je suis devenue la chanson.» À la fin, en larmes, épuisée, l'actrice murmure «je suis Dalida». «Je sais», répond simplement Lisa Azuelos.

«Je la voyais comme un cygne»

Aujourd'hui, face à Sveva Alviti, la première chose que l'on remarque, c'est qu'elle ne ressemble pas à Dalida. «Sauf les yeux», dit-elle en plantant son regard au fond du vôtre, avec l'assurance des filles qui se savent jolies. Elle a dû devenir Dalida à force de travail. Elle avait derrière elle un petit rôle dans *Cam Girl*, un film italien confidentiel, et de longues heures de cours de théâtre à New York, payées avec ses cachets de mannequin. «Je n'ai jamais cherché à imiter Dalida. J'ai préféré la trouver en moi. Je la voyais comme un cygne. Tantôt noir, tantôt blanc. Alors, j'ai observé la façon dont ils bougent à la surface de l'eau pour composer sa démarche souple, ses

gestes amples, sa façon de soulever sa chevelure comme un cygne ouvre ses ailes.» Dalida aussi s'était construite. La petite Iolanda Gigliotti qui grandit au Caire dans les années 30 et 40 était complexée par ses lunettes et son strabisme. Raillée par ses camarades, elle a forgé sa beauté comme une armure. «Comme moi, s'exclame Sveva. Je ne plaisais pas aux garçons, j'ai porté un appareil pour aligner mes dents, j'étais trop grande et surtout maigre, maigre, maigre...» Elle s'interrompt et dresse le petit doigt : «comme ça» ! Convenons qu'elle ne ressemble pas à Sophia Loren, à Monica Bellucci, à ces Italiennes charnelles qui débordent du scope. Mais parce qu'elle admire plus que tout *Le Désert rouge* d'Antonioni, elle sait qu'elle tient sa beauté minérale de Monica Vitti. C'est sa sœur qui l'avait inscrite au concours Elite Model Look Italie qu'elle a remporté, sans comprendre comment, à l'âge de 17 ans. Bien des années auparavant, enfin débarrassée de ses satanées lunettes, Iolanda devenait Miss Égypte dans un bikini panthère. L'une est partie vers l'Amérique, l'autre vers la France. Toujours l'envol du cygne.

Dalida voulait devenir actrice. Finalement, le cinéma lui aura donné très peu de rôles et c'est la scène qui fit d'elle une vedette. À sa façon, elle restait une comédienne : «J'ai vu énormément de vidéos, se souvient Sveva. Elle ne chantait pas seulement avec sa voix mais avec tout son corps. Elle a véritablement joué chacune de ses chansons.» De l'insouciance de *Bambino* aux reprises déchirantes de *Je suis malade* ou *Avec le temps*, Lisa Azuelos établit dans son film un parallèle troublant entre ses tubes et les étapes de sa vie. Dalida devient l'histoire d'une femme puissante et amoureuse, un colosse de la chanson que les tragédies et les abandons



consument littéralement. Elle chante son parcours, presque une comédie musicale. La réalisatrice a parfaitement capté le trac. La main qui tremble sur le micro, le souffle qui manque, la sourde rumeur du public... La foule ne s'offre pas. Elle peut s'avérer impitoyable. Il faut la dompter avant qu'elle ne vous broie. «J'ai ressenti cela lorsque je pratiquais le tennis à un niveau professionnel, explique Sveva Alviti. En réalité, le trac, ce n'est que de la peur. La peur de perdre. Tu la sens, dans ton corps. Et tu dois la retourner, la sortir de toi pour en faire quelque chose de beau.»

«Sa vie est une série de renaissances»

À 32 ans, Sveva Alviti a déjà joué toute une vie. Alors, sans détour, on lui demande ce qui a tué Dalida. «Je pense qu'elle a trop donné. Une artiste doit se préserver. Or Dalida n'a rien gardé pour elle. Elle était à la fois constamment entourée et totalement seule. Sa mort nous parle de sa fragilité mais aussi de sa force : c'était un dimanche, elle a choisi le moment.» À moins qu'elle ne l'ait devancée. Car la faucheuse l'avait toujours talonnée. Trois des hommes qu'elle a aimés se sont suicidés : Lucien Morisse, le flamboyant patron d'Europe 1 qui l'a lancée, Luigi Tenoco, son grand amour, celui dont elle ne se remettra jamais, chanteur italien d'extrême gauche dont elle porte le corps ensanglanté telle une piéta pop, et l'improbable Richard Chanfray, bellâtre jet-setteur, sexy, fragile, too much. Bang bang. Mais il y a autre chose que le film n'ose pas suggérer : le triomphe de ses dix-huit shows géants au Palais des Sports n'empêche pas sa période disco d'être la plus pauvre et la plus artificielle de sa carrière. La grande Dalida appartient à l'Olympia. Elle fut la dernière reine du music-hall plus que la première superstar des bandes FM. Peut-être était-il temps d'éteindre la lumière. «Je suis d'accord, souffle Sveva, ses chansons disco sont moins fortes.» Puis elle nuance : «Mais sa vie est une série de renaissances. Qui sait si elle n'aurait pas pu revenir sous une autre forme ?»

Elle prend enfin une première gorgée de vin. Sa main gauche est ornée d'une pierre précieuse. Une bague qui ressemble autant à un cadeau qu'à une promesse. La droite porte un tatouage. Le caractère chinois de l'amitié, souvenir d'un délire entre copines il y a plusieurs années. Aujourd'hui, elle songe vaguement à le faire effacer. Avec le temps va, tout s'en va. Déjà, elle pense à demain et rêve de films indépendants. Sveva Alviti se sait au seuil du succès. Tout va changer dans l'année qui commence. «Moi, sourit-elle, j'espère toujours rester la même.» La semaine prochaine, elle rendra son appartement de la gare du Nord pour emménager du côté du boulevard Saint-Germain. Le film s'achève ici. Dalida au bout du chemin, Sveva Alviti face à la vie. ♣

DALIDA devient l'histoire d'une FEMME PUISSANTE et AMOUREUSE, un colosse de la chanson que les tragédies et les abandons consomment littéralement.

Sveva Alviti porte une chemise Ralph Lauren Collection et un jean Current Elliott. Coiffure Paolo Soffiatti. Mise en beauté Christelle Coquet. Manucure Charlene Coquart. Assistante réalisation Francesca Parisi.

